

# Le beau Claude

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **35 (1967)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568164>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

## AVANT-PROPOS

*Les hasards de recherches dans des archives officielles et des bibliothèques privées nous ont fait découvrir certains documents très inattendus dont nous avons pu prendre copie. En partant de ces textes de base, nous avons poursuivi nos études sur quelques personnages curieux, équivoques, mal connus et, surtout, intéressants pour nos lecteurs.*

*C'est ainsi que nous avons trouvé sur un rayon très poussiéreux de la Bibliothèque Vaticane les travaux d'un précurseur, lequel avait déjà réuni au dix-huitième siècle des lettres et Mémoires concernant certaines «amitiés particulières». Plusieurs personnalités très connues se trouvent placées sous un éclairage tout nouveau par ces découvertes: certains princes de l'Église, des ministres, des diplomates...*

*Nous commençons aujourd'hui cette série de portraits par l'un des personnages les plus étranges et les plus injustement oubliés du seizième siècle:*

## I

## LE BEAU CLAUDE

Béatifié un siècle après sa mort, Monseigneur del Ruscello avait laissé un cahier de Mémoires qui échappa fort heureusement aux services pourtant fort sévères de la Curie romaine. Ce manuscrit était probablement voué aux flammes car ce qu'il en reste est marqué par des traces de brûlure, rongé par le temps et, pour une grande partie, indéchiffrable. Nous l'avons trouvé dissimulé sous une lourde pile de dossiers dont le rôle était sans doute de cacher aux yeux du monde ce scandale léger jusqu'à la destruction de la Basilique vaticane, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde.

Des recoupements, grâce à divers ouvrages, nous ont permis de reconstituer l'histoire de cette vie. Nous souhaitons que nul ne s'offusque des détails licencieux mais authentiques de cette carrière peu recommandable.

Le jeune Claude Ruisseau, ou Claude du Ruisseau, passa son enfance dans une métairie des bords du Rhône, près de Pont-Saint-Esprit, où il naquit sans doute en 1540. Ses parents étaient-ils décédés ou l'avaient-ils abandonné, on ne sait; le nom «du Ruisseau» semble indiquer qu'il était enfant trouvé. A huit ans, il gardait déjà les oies, à douze ans il travaillait aux champs, à quatorze il menait la charrue. Sa vie eût pu se passer dans ces travaux agrestes si sa beauté, son intelligence précoce et une certaine allure hors du commun ne l'avaient fait remarquer par le curé du village. Nous avons le portrait de Claude à cet âge, portrait déjà révélateur et auquel nous ne changeons pas un mot: «A quatorze ans, je savais diriger l'humeur de la fermière, du fermier et de mes camarades de travail par le jeu de mes colères alternant avec mes gentilleses et ma bonne grâce. J'avais appris dès longtemps quels plaisirs je pouvais inspirer et satisfaire avec les filles et les garçons, mais, très tôt, je me mis à préférer ces derniers. Je découvris aussi que des hommes plus âgés, qui jusque-là m'avaient inspiré de la crainte, éprouvaient auprès de moi les mêmes désirs de jeux et de jouissances que mes jeunes compagnons...».

On ne sait ni comment était ni comment se nommait le curé du village. Le fait est certain qu'il s'intéressa au jeune Claude, le tira de sa

situation domestique et le fit loger avec lui; était-ce en raison de sa beauté ou de ses dispositions pour l'étude? On ne peut que supposer. Il l'employa à la sacristie et à la cure, lui fit servir la messe et lui apprit toute la science qu'il savait. Claude parla latin couramment avant de savoir écrire le français. Cet apprentissage ne lui aurait probablement servi qu'à devenir bedeau si, un beau jour de 1557, à l'occasion de la Fête-Dieu, Monseigneur de Fréjus n'était venu officier à Pont-Saint-Esprit.

Le comte de Bellamare, évêque de Fréjus, cadet de famille princière, était alors l'un des plus jeunes et des plus élégants prélats de la cour de France. La marquise d'Artois a laissé de lui ce portrait célèbre dans ses «Mémoires galants»: «Monsieur de Fréjus teint ses cheveux en blond, met du rose et du blanc sur son visage, se couvre de dentelles et de diamants, à tel point que toutes les belles du Louvre en sont jalouses. Elles ont d'autres raisons de l'être: nombre de leurs soupirants les délaissent la nuit pour l'alcôve de Monsieur de Fréjus».

Le comte de Bellamare était alors âgé de 23 ans. Il se prit de passion pour le valet du curé de Pont-Saint-Esprit et lui demanda d'entrer à son service. Claude Ruisseau n'eut garde de refuser. Il se trouva brusquement entraîné dans un monde qu'il n'avait jamais imaginé. Monseigneur de Fréjus ne résidait guère en son évêché, il trouvait plus de profits en vivant à Paris. Sa famille était fort estimée à la cour d'Henri II et Diane de Poitiers la protégeait; il avait, de plus, le bon sens d'être discrètement des amis de Catherine de Médicis, reine dédaignée mais dont les lende-mains pouvaient être glorieux.

Que furent les amours de Monseigneur de Fréjus et de Claude Ruisseau, présenté d'abord comme domestique puis secrétaire, confident, complaisant indispensable? L'amour-passion se transforma vite, probablement, en complicité. Le charmant évêque avait de nombreuses aventures et sa réputation de «beau parmi les belles» lui attirait de fréquentes faveurs. Claude dût bien souvent veiller à la porte et tenir la chandelle. Mais lui-même ne restait pas inactif et, transplanté de sa Provence natale à la cour des Valois, il acquit vite une réputation digne de celle de son protecteur.

Il a écrit dans ses Mémoires un passage sur cette époque de sa vie qui le montre déjà fort sûr de ses mérites: «Les dames m'aimèrent parce que je sus ne pas les rendre jalouses et leur donnais d'honnêtes conseils sur leurs amants. Les hommes m'aimèrent pour des raisons bien différentes: je savais inspirer leurs désirs mais ne les satisfaisais que rarement; l'amour de Monsieur de Fréjus qui, malgré ses dentelles et ses façons, était d'une virilité merveilleuse, me suffisait. Il était blond avec des yeux noirs, alors que moi, brun de cheveux et brun de peau, avec des yeux clairs, je mettais sa beauté en valeur par contraste. Il m'en savait gré et me recommandait volontiers à ses amis quand il s'en était passé la fantaisie. Les réputations se font vite à la cour et je sus bientôt que l'on m'avait donné un surnom: Beau-cul. Il paraît que l'on ne vit jamais de fesses plus fermes, rondes, brunes, ni plus savamment accueillantes que les miennes...».

Le jeune Claude du Ruisseau avait, heureusement pour lui, d'autres talents que ceux de ses fesses. Son intelligence s'était vite éveillée au contact des beaux esprits. Quand la mort du roi Henri II, la disgrâce de Diane de Poitiers puis, un an plus tard, la mort de François II eurent

privé Monseigneur de Fréjus de ses plus fidèles protections, il sut par son propre mérite le maintenir en faveur en s'établissant dans l'intimité de la reine-mère Catherine et du jeune duc d'Anjou, le futur Henri III. Ce fut un renversement d'influences et l'évêque de Fréjus ne dut la continuité de sa charge qu'à la protection du beau paysan tiré d'une cour de ferme et du service d'un curé de campagne. Les plus hautes dames se déclaraient folles de lui, les hommes ne l'étaient pas moins mais avec plus de succès. Pour soutenir son rôle de secrétaire épiscopal, il portait le petit collet et le titre d'abbé mais sans avoir reçu les ordres. La reine-mère lui avait obtenu le bénéfice de plusieurs abbayes en récompense de quelques discrets services tels le rapport de confidences qu'il recevait dans les alcôves. Il fut même nommé coadjuteur du monastère de Saint-Redon, ce qui ne l'empêchait pas de briller dans tous les ballets de la cour, son «beau-cul» bien mis en valeur par les collants de soie, et d'être un des champions du jeu de paume.

En 1566, il avait donc alors vingt-six ou vingt-sept ans, un terrible scandale faillit mettre fin à sa carrière. Monseigneur de Fréjus s'était découvert un goût dangereux pour les amours ancillaires; il fut, une nuit, rossé et jeté nu dans la rue par des palefreniers dont il avait sollicité les hommages virils. L'aventure s'ébruita, on la trouva de mauvais ton et le trop galant prélat fut prié de rejoindre son évêché et d'y rester. Claude du Ruisseau se trouva sans emploi et sans protecteur. L'inconduite, alors comme depuis, n'était admise et tolérée, ou admirée, qu'à condition d'être couverte par une situation mondaine et une fortune assurée. Heureusement, Catherine de Médicis était une alliée fidèle. En attendant que le scandale fût oublié, elle imagina de confier à son complice en maint secrets, une ambassade auprès de Cosme Ier, Grand-duc de Toscane.

Voici donc le beau Claude parti pour l'Italie, en grand équipage et chargé de mission officielle. On imagine bien qu'il eut rapidement autant de succès à la cour brillante, raffinée et licencieuse de Florence qu'il en avait eu à celle du Louvre; sa qualité d'étranger lui en attira même davantage. C'est pourquoi, sa mission achevée, il ne montra aucun empressement à rentrer en France. Les douceurs du ciel florentin lui rappelaient mieux sa Provence natale que les froidures parisiennes, et surtout la grande liberté des mœurs d'Italie convenait parfaitement à son tempérament et à ses désirs. Parlant couramment le latin depuis les leçons du bon curé de Pont - Saint - Esprit, il n'eut aucune difficulté à apprendre l'italien; d'ailleurs, le langage de ses beaux yeux et les grâces de son allure suffisaient pour qu'il fût compris de ceux dont il souhaitait se faire comprendre. On sut en France qu'on ne le reverrait de longtemps quand on apprit qu'il était devenu des intimes du cardinal Buldo. Celui-ci était réputé comme l'un des plus riches et des plus dissolus des Princes de l'Église. Follement amoureux de son jeune amant, quoique âgé alors de plus de soixante ans, il lui proposa sa protection, mais Claude lui fit bien comprendre qu'il n'était pas question d'entrer à son service en qualité de secrétaire ou de complaisant; il acceptait tout au plus d'être reçu en invité et en ami.

Cette attitude était dangereuse mais lui réussit. Bientôt, il fut comblé de titres, d'honneurs, de bijoux, on lui passa tous ses caprices. Le beau Français devint l'un des seigneurs les plus prodigues et les plus fêtés d'une

cour où, cependant, le luxe et la luxure étaient réputés. Une réussite si facile et si brillante ne manqua pas d'inspirer quelques jalousies. Le cardinal Buldo était cousin des Médicis, les envieux représentèrent au Grand-duc que l'inconduite du prélat portait atteinte au prestige de sa famille. Cosme Ier fronça le sourcil, le cardinal craignit la disgrâce et Claude du Ruisseau sentit pour la première fois sa faveur menacée....

C'est alors qu'une idée géniale lui traversa l'esprit, qui assurerait sa situation et ferait taire les méchants: il imagina tout simplement de se faire adopter comme neveu par le cardinal Buldo. Celui-ci, de plus en plus épris, craignant par dessus tout de perdre celui qui faisait la joie de ses vieux jours et de ses nuits, se prêta de bonne grâce à la machination; il s'assurait ainsi un amant reconnaissant sinon fidèle jusqu'à la fin de la vie. Il n'avait pas de famille proche et craignait la solitude.

Il restait encore à obtenir l'accord, ou du moins la neutralité, du Grand-duc, et cela était moins facile. Claude se souvint alors des bontés qu'avait eues pour lui Catherine de Médicis, il lui rappela les petits services rendus autrefois et lui fit entrevoir les plus grands qu'il pourrait lui rendre à l'avenir. Catherine s'empressa d'envoyer à Cosme un juriste chargé de prouver que l'abbé du Ruisseau pouvait fort bien être effectivement le neveu du Cardinal Buldo. Des sommes importantes distribuées généreusement dans l'entourage du Grand-duc firent le reste. Claude du Ruisseau put bientôt signer de son nouveau nom parfaitement légalisé: Claudio del Ruscello. Les jaloux n'avaient plus qu'à se taire et l'ancien gardeur d'oies se trouva l'héritier d'une des plus grandes fortunes de Toscane.

Cette carrière si admirablement menée aurait pu s'arrêter là; mais il n'était pas dans le tempérament du jeune ambitieux de s'endormir dans la sécurité. Il avait alors trente ans et voulait profiter de tous les avantages de sa beauté tant qu'elle était encore éclatante. De plus, son «oncle», tôt vieilli par les excès sexuels, dépérissait rapidement. Il fallait profiter de lui tant qu'il était en mesure de procurer de nouveaux avantages. Claudio l'entraîna à Rome. Le pape Pie V avait été un grand ami du cardinal Buldo dans leur jeunesse, il n'avait rien à lui refuser, et c'est sur cela que comptait le beau neveu.

*à suivre*

Juin 1967 — R. Gérard

---

## LITTÉRATURE

La Gazette de Lausanne a présenté, il y a quelques mois, la naissance de la revue française: «La Quinzaine Littéraire» par un interview, dans les termes suivants:

La panoplie des revues littéraires françaises, que certains estiment déjà trop abondante, vient de s'enrichir d'un bimensuel, «La Quinzaine littéraire», dirigé par François Erval et Maurice Nadeau. En fait, cette revue, par son esprit et sa présentation, est si peu comme les autres qu'on ne peut pas dire qu'elle s'y ajoute. Il vaudrait mieux dire qu'elle s'y